

# On dirait qu'il n'y a qu'à

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **45 (1907)**

Heft 25

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-204320>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Et l'on pendouilla Pierre,  
Tra, la, etc.  
Et l'on pendouilla Pierre,  
Et la Jeannette avec (*bis*).  
Sur la plus haute branche,  
Tra, la, etc.  
Sur la plus haute branche,  
Le rossignol chanta (*bis*).

Ainsi qu'on s'en doute, cette chanson ne date pas d'aujourd'hui. Un savant français, qui est poète en même temps, l'attribue au début du xv<sup>me</sup> siècle et lui assigne comme lieu d'origine le Forez septentrional. D'après lui, la version primitive ne devait guère s'écarter de la forme que voici et que nos patoisans comprendront sans qu'il soit besoin de leur traduire :

La Pernette se liève,  
La tra la la... la tra la,  
La Pernette se liève  
Treis ores avant le jor (*ter*).

Et prend sa colognette<sup>1</sup>  
Avoï son petit tor,  
A chacun tor qu'el viro,  
Fait un sospir d'amor (*ter*).

Sa mare li vient dire :  
— Pernette, qu'avés-vous ?  
Av'os lo mau de teste  
O bien lo mau d'amor ? (*ter*)

— N'ai pas lo mau de teste,  
Mais bien lo mau d'amor.  
— No ploras pas, Pernette,  
Nos vos maridaron (*ter*).

Vos danaron un prince  
O lo fi d'un baron.  
— Jo no vuolh pas un prince  
Ne lo fi d'un baron (*ter*).

— Je vuolh mon ami Pierre,  
Qu'est dedans la prison.  
Tu n'auras mie Pierre,  
Nos lo pendolaron ! (*ter*).

— Se vos pendolas Pierre,  
Pendolas mei itot ;  
Au chemin de Saint-Jaque,  
Enterras-nos tos dos (*ter*).

Cuvrés Pierre de roses  
Et mei de millefors ;  
Los pélerins que passent  
En prendront quanque brot (*ter*).

Diront : « Dio aye l'âme  
Dous povres amoros !  
L'un per l'amor de l'autre,  
Ils sont morts tos los dos.

<sup>1</sup> La quenouille.

## FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

11

### Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique  
du Pays-de-Vaud.)<sup>1</sup>

#### CHAPITRE VIII (*suite*).

UNE ENTREVUE, UNE ROMANCE ET UN RUBAN

DANS le même tems que Mathilde, cette sœur aimable du sombre Gérard, arriva chez son frère, Catherine dut à Mathilde les seules consolations que pouvoit lui présenter le château d'Estavayer.

Accablée de la chaleur d'une journée étouffante, Catherine attendoit à sa fenêtre que le vent léger de la nuit, vint rafraîchir l'air brûlant. Dès l'après midi, un orage avoit paru se préparer ; l'horizon se chargeoit d'épais nuages, le tonnerre grondoit au

<sup>1</sup> Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

#### Une année de foin.

L'AN de grâce 1907 s'annonce comme une année de foin. Puisse-t-elle cependant faire mentir le dicton — « année de foin, année de rien » — et ne pas ressembler à l'année 1770 dont le pasteur de Corsier disoit, en marge du registre des décès :

« Cette année 1770 n'a été abondante dans ce pays qu'en foin, qui même n'a pu être bien recueilli dans la plupart des lieux. La moisson a donné médiocrement. La vendange a été très petite. La vigne de la cure, qui n'avait rien donné en 1769, n'a donné que 8 septiers de blanc et un de rouge, cette année. La grêle a fait de grands ravages à Genève, à Berne et dans le baillage de Vevey.

» Le froment est actuellement de 37 à 40 batz. Le vin vieux se vend jusqu'à 15 louis, soit 240 livres le char ; le nouveau, à 12 louis, soit 190 livres. Le pain blanc coûte 7 creutzer la livre, le bis 6 ; le beurre 6  $\frac{1}{2}$  batz, l'avoine 14 batz, les pommes de terre 10 batz, les châtaignes les plus communes 18 batz. »

#### On dirait qu'il n'y a qu'à.

Gai ! gai ! marions-nous,  
Marions-nous, etc.

C'EST ainsi que chantaient les gens de la noce, à la dernière Fête des Vignerons.

« Marions-nous ! marions-nous ! » C'est vite dit ; mais ce n'est pas si facile que ça. D'abord, il faut être deux ; deux qui s'aiment. On ne trouve pas toujours *la* ou *le* deuxième. Oh ! sans doute, qu'en cherchant bien...

Et puis, la vie est si chère ! En ménage, dit-on, un écu ne vaut plus que deux francs cinquante. Or, au prix où sont le beurre, le lait, les œufs !

Et puis encore... de nos jours, il y a tant de ménages qui tournent mal, disent les vieilles du bon vieux temps.

Et puis... et puis... il y a tant de « et puis... » qu'on y regarde à deux, à trois et même à quatre fois avant de prononcer le *oui* sacramentel.

✱

Ah ! le bonheur en ménage, c'est une vraie bénédiction ; c'est le paradis sur terre. Mais...

C'était autrefois la coutume, dans une petite ville des environs de Londres, de couronner chaque année, en une fête publique, le ménage qui offrait le plus parfait tableau de l'amour conjugal.

loin ; et les bateliers s'empressoient tous d'aborder pour se soustraire à la tempête qui les menaçait. Un seul bateau, immobile au milieu du lac, devant la fenêtre de Catherine, ne paraissoit pas même tenter de s'y dérober. Soit pressentiment, conjecture, ou peut-être seulement cette pitié si puissante sur le cœur des femmes, Catherine s'intéresse à ce bateau. Cependant l'orage s'approche, les vents sifflent, les ondes s'agitent, le ciel est en feu ; et tous les dangers réunis menacent la frêle nacelle, que l'orage pousse avec violence du côté d'Estavayer. Bientôt elle est à la portée de la vue, et ne renferme qu'un seul pêcheur, dont l'air et la taille, entrevus à la lueur des éclairs, offrent à Catherine des rapports frappants avec Othon. Le bateau est au moment d'être submergé à ses yeux ; elle en frémit : ses mains se lèvent vers le ciel pour l'implorer ; et c'est dans cette attitude que le farouche Gérard la surprend. Un coup-d'œil jeté sur le lac, lui fait découvrir cet esquif ballotté par les vagues ; aussitôt devant son rival, il le dévoue au naufrage.

— Puisse-tu rejoindre ton frère au fond de ces eaux ! murmure entre ses dents, l'atroce jaloux.

Mais Catherine absorbé n'entend point cette imprécaation barbare. Une préoccupation si profonde redouble la fureur d'Estavayer.

— C'est pour ton amant, que tu pries... ingrate ! « Que le ciel soit propice à l'innocence... ! Il doit être permis de prier pour les malheureux. »

En ce moment les vents s'apaisent, la fureur des

Tandis que la France encourage la vertu, l'Angleterre récompensait le bonheur, et cela n'était pas moins juste, car il est plus aisé de rester sage que d'être content de son état. Comme tant d'autres traditions vénérables, ce touchant usage avait fini par disparaître.

Un vieux garçon, habitant du pays, s'est décidé, il y a quelques années, à le rétablir. Enclin, en sa qualité de célibataire, à prôner les douceurs de la vie conjugale, il a légué à ses concitoyens de quoi décerner un prix annuel au plus heureux ménage de la localité.

Lorsqu'on mit ce prix au concours, sur les huit cents couples qui constituaient la partie respectable de la population, quarante-cinq s'étaient fait inscrire et la municipalité, assistée de quelques notables, discuta les titres des divers concurrents. Elle commença par écarter quarante-trois couples qui, de l'avis général, se vantaient avec impudence en affectant une félicité parfaite, alors qu'au su de tout le monde leur joie n'était pas sans mélange. Et ce fut le premier effet de ce prix d'encouragement au mariage, d'ôter leurs illusions à quarante-trois couples qui s'étaient crus heureux.

Deux ménages seulement demeuraient sur les rangs. Le jury pesa longuement leurs mérites respectifs. Puis, ayant découvert que le premier n'allait point sans quelques trairiellements, se prononça enfin en faveur du second.

Mais lorsque le maire eut proclamé le nom de ce ménage modèle et convié ces fortunés conjoints à recevoir le prix de leurs vertus, on vit la femme se précipiter la première vers l'estrade officielle et, saisissant la couronne des mains du magistrat surpris :

— Enfin, s'écria-t-elle, voici la juste récompense de vingt années de patience et de résignation !

A ces mots, son mari, qui la suivait de près, rougit, pâlit, verdit, lança un juron formidable et leva sur sa moitié une main si menaçante qu'on s'empressa de les séparer.

Et tandis que la fanfare municipale entonnait un hymne de triomphe, quatre gendarmes reconduisirent à son domicile le plus parfait ménage de la localité.

Eh bien, qu'en pensez-vous ?

**Patience.** — Un passant a acheté, à la chute du jour, un paletot qu'il croyait couleur prune. Le lendemain, il s'aperçoit que le paletot est vert. Il va chez le marchand et réclame.

— Un peu de patience, mon bon monsieur, fait celui-ci, il n'est pas encore mûr !

vagues paroit se calmer, et l'azur du ciel perce les nuages. « Le voilà sauvé ! s'écrie Gérard d'un ton terrible, mais c'est pour périr de ma main. »

— Il est sauvé... ? répète Catherine avec l'accent de la joie ; ô mon Dieu, je n'ai plus rien à te demander.

Vas... dit le jaloux, je saurai t'éloigner de l'élément perfide qui trompe ma haine, et qui sert si bien ton amour. Je saurai du moins prévenir de nouvelles offenses, c'est le ciel et l'enfer que j'en atteste... et dès demain, tu seras transférée à Moudon. »

Mathilde n'obtint pas la permission de suivre son amie dans sa nouvelle demeure ; Catherine s'attendait à trouver un local âpre et sauvage ; elle croyoit n'apercevoir au-delà de la ville que des déserts incultes, hérissés de forêts ou de rochers. Quel contraste avec les rives fertiles du lac qu'elle venoit de quitter, avec les ombrages chéris de Belp ! mais son attente fut agréablement trompée.

Le château de Forel, résidence des seigneurs d'Estavayer à Moudon, est situé au milieu de rians vergers ; ce n'est point la retraite inexpugnable d'un guerrier ; c'est l'habitation commode d'un citadin fortuné. Tout auprès, la Broye baigne l'enceinte d'un vaste promenoir, prolongé en forme de croissant ; et son cours est ombragé par un double rang des plus beaux arbres. A l'extrémité de cette charmante prairie, on passe la rivière sur un pont de bois : et du côté de la ville, le promenoir touche